enfant. Pauvre dot, en réalité, quand je la comparais aux rêves ambitieux dont se repaisait mon imagination ! Cela représentait tout au plus un morceau de pain assuré. Je me souciais bien de si peu, vraiment ! Ce qu'il me fallait pour ma fille, c'était la vie élégante, c'était la sécurité luxueuse, c'était l'opulence, en un mot. Pour réaliser cette ardente convoitise, je me sentais le courage de tenter l'impossible. Eh bien ! chose prodigieuse ! le hasard voulut que rien ne me fût plus facile et qu'en moins de trois années je centuplas le petit capital dont je disposais. Voici comment le miracle se fit.

« Un jour, je reçus la visite d'un homme qui revenait de Pondichéry, dans l'Inde. C'était le père d'un de mes élèves. Il me devait un arriéré qu'il me solda. Puis il se mit à me raconter les circonstances de son voyage. Après avoir perdu à Paris presque tout ce qu'il possédait dans de mauvaises spéculations commerciales, l'idée lui était venue d'aller au loin chercher fortune. Il avait fait une pacotille et il était parti. Un navire l'avait débarqué à Madras. Là sa marchandise s'était promptement vendue en lui produisant un bénéfice inespéré. Encouragé par ce succès, il avait parcouru toute la côte de Coromandel, s'était informé des besoins du pays, et, muni de renseignements précieux, avait repris la mer pour France à Pondichéry. Il ajouta qu'il serait bientôt en mesure de retourner dans l'Inde, où il était désormais certain de s'enrichir promptement. Lorsqu'il m'eut quitté, je fus saisi d'une émotion extraordinaire. Tout ce que je venais d'entendre se représentait à mon esprit avec une irrésistible puissance de séduction. Je passai la nuit éveillé, agitant dans mon cerveau le projet de partir, moi aussi, pour le golfe de Bengale en emportant une pacotille. Mon imagination était si surexcitée que je ne concevais aucun doute sur la possibilité d'une complète réussite. Quelle merveilleuse révolution dans ma destinée ! Je me voyais déjà millionnaire, partageant mon trésor avec ma chère Lucienne, la mariant selon son cœur, lui assurant dans la richesse et l'amour le plus heureux avenir ! De grand matin, je me rendis chez mon visiteur de la veille. Je lui fis part de ma résolution. Il m'y encouragea. Bien plus, il me proposa de m'associer avec lui. J'acceptai. Un mois après, j'avais cédé mon établissement, placé ma fille sous la tutelle d'une parente qui lui avait toujours témoigné beaucoup d'affection, et, en compagnie de mon associé, nommé Pierre Giraud, je m'embarquais au Havre sur un navire qui se rendait à Madras. Certes, ce n'était pas sans un affreux serrement de cœur que j'abandonnais mon enfant ; mais je retrepais mon courage dans l'exaltation du sacrifice et dans l'espérance du succès.

« Il y a des séries de prospérités, comme il y a des séries d'infortunes, reprit après un court silence le solitaire de la Gorge-aux-Loups. Tout ce que nous entreprimes, Giraud et moi, réussit invariablement, et, comme je vous l'ai dit, nous enrichit l'un et l'autre dans un laps de temps de trois années environ. Nous n'avions rien négligé pour atteindre ce but. De nombreux voyages nous avaient été indispensables, et nous avions souvent sillonné les mers. Aussi n'avais-je revu ma fille que rapidement chaque fois que j'étais venu en France et que je m'étais rendu à Paris. Mais avec quel frémissement de joie je la pressais alors entre mes bras ! avec quelle effusion de tendresse j'inondais son charmant visage de baisers et de larmes ! En achevant de se développer, elle avait achevé de s'embellir, et, dussiez-vous me taxer d'exagération paternelle, elle m'apparaissait comme l'une des plus ravissantes personnes que j'eusse jamais vues. Sa mère elle-même, dont la radieuse image vivait toujours en moi, me semblait avoir eu moins de perfections. Elle m'inspirait une sorte de vanité naïve, et je me demandais sérieusement s'il existait un homme digne de la posséder. Au reste, je n'étais pas seul à penser ainsi. Celle qui lui servait de mère s'enorgueillissait de Lucienne encore plus que je ne faisais. Elle parlait sans cesse de la manier à quelque gentilhomme, comte, marquis ou duc. Peut-être même songeait-elle à un prince du sang. Lorsqu'elle hasardait ces folies en ma présence, je haussais les épaules et je me contentais de répliquer que jamais ma fille

ne serait la femme d'un grand seigneur, attendu que je ne voulais pas l'exposer à subir tôt ou tard le dédain des préjugés aristocratiques. En réalité, je ne prenais pas de tels propos au sérieux, conséquemment je ne m'en préoccupai bientôt plus. Hélas ! pourquoi ne m'étais-je pas rendu un compte plus exact des sentiments et des idées de la campagne, de la tutrice de mon enfant ? La connaissant mieux, je lui eusse accordé moins de confiance, et le plus grand de nos malheurs n'eût sans doute pas été consommé.

« Cette femme se nommait Brigitte Beaudoin. Elle était bonne et dévoué, sans contredit. Toutefois elle poussait, en de certaines occasions, la bonté jusqu'à la contrainte et le dévouement jusqu'à l'imprudence. Quand elle croyait avoir formé une résolution avantageuse pour la personne qu'elle aimait, elle y appliquait toute son intelligence, toute son énergie, et elle n'était satisfaite que lorsqu'elle avait réussi, ouvertement ou en secret, à accomplir ce qu'elle estimait être un bien. Or, en dépit de mon opposition la plus formelle, elle avait décidé dans son esprit que Lucienne s'allierait à la noblesse, et elle mit tout en œuvre pour obtenir ce résultat. Elle parvint d'abord à lui faire partager sa manière de voir sur ce point. Puis elle fixa son attention sur un gentilhomme qui fut accueilli chez moi à mon insu. Ce gentilhomme, j'ai appris plus tard, trop tard, ces particularités, déplaisait à ma fille, mais il plaisait à Brigitte Beaudoin, pour qui un noble était presque un demi-dieu. Dès lors celle-ci vanta si obstinément les prétendus mérites du vicomte de Saint-Chamans, c'était le nom sous lequel on le connaissait, que Lucienne surmonta l'antipathie qu'il lui inspirait et qu'elle consentit à une union secrète entre elle et lui. Ma pauvre enfant cédait à l'obsession. Sa faiblesse naturelle se laissait vaincre, comme toujours, par la ferme volonté de celle qui la conseillait.

« Tandis que ces choses se passaient à Paris, j'étais dans l'Inde avec Pierre Giraud, mon associé. Nous réalisions une affaire considérable, qui devait être notre dernière opération. Cette affaire se présentait mal, elle se liquidait difficilement et ne donnait que de minces profits. Habitué aux caresses de la fortune, je m'attristais d'une si légère rigueur, lorsque la destinée, ironique et terrible, me porta un de ces coups violents qui changent parfois les murmures de l'épée en cris de désolation. Je reçus une lettre dans laquelle on m'annonçait qu'un affreux malheur s'était appesanti sur ma maison : ma fille était devenue folle, et Brigitte Beaudoin venait de mourir subitement. A cette nouvelle inouïe, je fus comme renversé par la foudre. Je perdis connaissance et je restai longtemps sans donner signe de vie. Quand je revins à moi, mon premier sentiment fut l'incrédulité. Je refusai d'ajouter foi à la certitude d'événements si incompréhensibles. Cependant je chargeai Pierre Giraud de terminer seul la vente de nos marchandises, de réunir les capitaux engagés qui constituaient la presque totalité de notre fortune, de m'apporter en France la part qui me revenait, et je m'embarquai immédiatement. Le voyage me parut d'une lenteur mortelle. J'aurais voulu dévorer l'espace. Enfin j'arrivai. Ce fut avec une horrible anxiété que je m'élançai vers ma demeure. Une étrangère m'ouvrit la porte, puis une jeune fille vint à moi. Cette jeune fille était blanche et pâle comme un fantôme, elle avait les yeux fixes, la démarche hésitante. On eût dit qu'elle n'appartenait plus à la terre ; elle ressemblait à une apparition. Qu'ajouterai-je, hélas ! J'étais, en effet, devant une créature privée de raison, et c'était Lucienne ! et c'était mon enfant ! Devant moi-même, je la saisis violemment dans mes bras, je l'inondai d'un torrent de larmes, je couvris son front de baisers ardents, comme si cette véhémence d'amour paternel eût dû ranimer son intelligence. Effort inutile ! À peine me reconnut-elle. Mon désespoir paraissait la fatiguer, mais évidemment elle ne comprenait pas. Alors je refoulai l'élan douloureux de mon cœur, je fis taire mes sanglots, et je n'eus plus qu'une pensée : découvrir la cause d'une si navrante calamité et tirer une vengeance éclatante